

XYZ. La revue de la nouvelle

Mon père et ma mère et Jimmy et les trois enfants et la petite maison dans l'entrée de garage (chanson familiale connue) [Le motorisé]

Catherine Mavrikakis



Number 118, Summer 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2014). Mon père et ma mère et Jimmy et les trois enfants et la petite maison dans l'entrée de garage (chanson familiale connue) : [Le motorisé]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 29–32.

Mon père et ma mère et Jimmy et les trois enfants et la petite maison dans l'entrée de garage (chanson familiale connue)

Catherine Mavrikakis

JIMMY avait promis. Il dégoterait le bon engin. Nous descendrions tous, moi, mes deux frères et mes parents, dans le Tennessee, au volant du RV de luxe qu'il procurerait à mon père. Ma mère, grande amatrice de musique country, désirait depuis des années refaire avec sa famille le voyage qui l'avait menée vingt ans plus tôt de Montréal à Nashville. Nous devons donc passer par Pigeon Forge, nous arrêter au musée Elvis Presley, respirer l'air vivifiant des Smoky Mountains et surtout avoir du bon temps à Dollywood, le parc d'attractions célèbre, parrainé par la blonde et plantureuse Dolly Parton, dont ma mère raffolait des films et des chansons. Dès que nous montions dans la voiture, ma mère se mettait à fredonner *True Love Travels on a Gravel Road*. Et elle ne finissait pas une course dans la ville sans entonner l'air bien ardu de *Her and the Car and the Mobile Home...*

Ma mère n'avait rien d'une fille du Tennessee. Elle était née à Repentigny et y avait passé sa vie. Mais elle aimait rêver du sud des États-Unis et de son folklore. Et durant mon enfance, je la voyais dévorer les revues de musique country auxquelles elle s'abonnait.

Mon père se moquait de ma mère en lui prêtant un ancien petit ami venu de là-bas, et lui disait souvent qu'elle le quitterait, lui, pour retourner avec « Willy », le bel Américain.

Depuis ma naissance, mon père promettait à ma mère de nous emmener à Nashville, en RV (que nous prononcions toujours à l'américaine), et depuis qu'il avait Jimmy pour acolyte et associé de travail, il faisait miroiter à sa femme et à ses enfants la possibilité d'emprunter à un ami de Jimmy 29

un RV de luxe. Celui-ci était apparemment semblable à celui que possédait Dolly Parton, dans lequel elle faisait ses tours de chant à travers tout le continent nord-américain. Ma mère avait vu un reportage à la télé sur la belle Dolly et son RV tout blanc, mais n'aurait jamais pu, elle, penser aller à Gatlinburg dans cette machine de rêve.

Je n'avais aucune confiance en Jimmy, qui, ma mère nous l'avait dit, avait passé pas mal d'années en prison avant de devenir le meilleur ami de mon père, lui aussi alors sous les verrous. Mais un matin, je vis par la fenêtre de notre cuisine, au milieu de notre entrée de garage, un immense RV tout blanc. Pour une fois, Jimmy n'avait pas menti, et nous irions donc bientôt, durant une bonne dizaine de jours, accomplir le voyage de nos rêves.

Le RV faisait quarante pieds de long. Il était le parfait jumeau de celui que ma mère nous avait si bien décrit. Sur sa surface blanche couraient de grands dessins bleus qui donnaient un air dynamique à sa carrosserie de mastodonte. Il me semblait posséder cent roues toutes prêtes à nous conduire à Nashville.

Alors que ma mère nous engueulait déjà en nous disant de faire attention aux tapis à l'intérieur et de ne rien salir, nous nous précipitions dans cette grande caverne d'Ali Baba dont le mobilier semblait sortir tout droit d'une légende fabuleuse.

À l'entrée du véhicule, juste après le siège gigantesque du conducteur, le salon offrait des fauteuils en cuir blanc et un écran de télévision géant, rétractable à même le plafond. La moquette à longs poils synthétiques et immaculés chatouillait nos pieds. Nous avions enlevé nos chaussures... ma mère l'avait ordonné. Quatre lits superposés flanquaient le couloir conduisant à la chambre des maîtres. Nous nous battions déjà, Louis, Paul et moi, pour savoir quelle serait notre couche. Au fond du véhicule, un grand lit trônait, couvert d'une lourde couette en satin blanc. Mais ce qui nous intéressait le plus était la petite cuisine ultramoderne, où le four, le réfrigérateur et la machine à laver la vaisselle nous

éblouissaient de leur acier rutilant. L'évier nous semblait une splendeur, de même que la douche et les toilettes. Mes frères faisaient déjà des blagues glauques sur la destination des déjections corporelles. Tout nous semblait merveilleux, improbable... C'était notre vie de tous les jours, notre vie banale, condensée dans un espace fermé. Là nous serions à l'abri, en famille, juste tous les cinq, sur les routes de l'Amérique et sur le chemin du bonheur maternel.

Cette nuit-là, malgré notre insistance, ma mère ne nous laissa pas dormir dans le *RV*. Nous devons partir le lendemain pour Nashville et elle trouvait qu'il serait plus drôle d'inaugurer la petite maison mobile sur la route. Mon père, qui était en voyage d'affaires et qui devait revenir dans la nuit, nous appela. Excitée, je lui racontai vivement et de façon décousue ma visite du *RV*.

Le lendemain matin, je m'attendais à trouver mon père attablé devant son petit-déjeuner et ma mère affairée aux préparatifs du départ. Or, mon père n'était pas revenu. Il aurait un jour de retard. Il avait raté son avion de Seattle. Ma mère, visiblement de mauvaise humeur, fit malgré tout les bagages. Nous étions le 7 août et nous avions la vie devant nous. De toute évidence, Nashville et son Broadway nous attendraient.

À la fin de la journée, comme nous l'avions bien aidée, ma mère nous fit une heureuse surprise. Elle nous laissa aller dormir dans le *RV*. Elle-même s'étala sur le vaste lit de la chambre et me permit de dormir à ses côtés. Avant de sombrer dans le sommeil, je l'entendis me raconter combien ce *RV* était semblable à celui de ses rêves. Dolly en avait un tout pareil... Nous allions passer de vraies vacances ! Je m'endormis dans un état de béatitude, même si mes frères jouaient à changer de lit et faisaient un bruit d'enfer dans le couloir.

Au milieu de notre entrée de garage, à Repentigny, nous étions les maîtres du monde, et les voisins devaient tant nous envier...

Le lendemain matin, mon père n'était toujours pas arrivé. Il avait laissé un message sur le répondeur. Ce n'était pas 31

l'avion raté qui, ce jour-là, l'empêchait de revenir, mais un « contrat » mal conclu. Il lui fallait une journée de plus pour régler l'affaire. Il serait là le lendemain... Nous l'attendîmesangoissés, mais confiants.

Mon père n'apparut pas. En fait, il nous tint en haleine durant dix-huit jours. Tous les soirs, nous allions dormir dans le *RV*, et ma mère, malheureuse comme les pierres, nous permettait même d'apporter notre dîner à l'intérieur de notre maison de fortune. Nous le mangions solennellement sur la table de formica. Elle avait compris avant moi, je pense, que mon père ne reviendrait pas à temps et que notre voyage se bornerait à des nuits de sommeil dans une entrée de garage à Repentigny.

La deuxième nuit dans le *RV*, elle commença donc à nous raconter le voyage que nous ne ferions vraisemblablement pas et qui l'avait menée, elle, à Nashville, vingt ans plus tôt. Elle nous conduisit ainsi à Gatlinburg, à Dollywood et dans les Smoky Mountains. Nous déambulâmes sur Broadway à Nashville et nous rencontrâmes même Willy Nelson dans un bar.

Mon père revint à la fin août. Il fallait reprendre l'école. Jimmy devait remettre le *RV* à ses propriétaires. Tout était trop tard.

Et la vie recommença.

Un temps.

Le 10 septembre, ma mère mettait mon père dehors. Je ne le revis plus.

Il paraît qu'il vécut un long moment dans le *RV* des amis de Jimmy.

Dans leur entrée de garage.